

COMMENT

-A été bâti-

Le Palais du Prince Albert de Prusse

A BERLIN.

Le prince Albert de Prusse, régent du Brunswick et cousin de l'empereur Guillaume II, possédait à Berlin, Koenigsplatz et Wilhelmstrasse, une superbe résidence dont les origines romanesques méritaient la peine d'être racontées.

Le roi Guillaume Ier, plus connu sous le nom de "Rot-Bergent", le même que son beau-frère George d'Angleterre n'appela jamais autrement que le "caporal" ou le "bas officier de Potsdam, continuant les traditions établies en Prusse depuis la révocation de l'édit de Nantes, apportait le plus vif empressement à augmenter son armée, à agrandir sa capitale et à enrichir son pays en y attirant des étrangers favorisés par la fortune.

Parmi ces derniers se trouvait un gentilhomme français, M. de Vernesobre de Laurieux, qui, dit-on, avait été caissier dans l'affaire de Law, et qui avait passé avec une fortune de cinq millions de livres, de Paris à Berlin, au moment où le système allait s'écrouler. Il avait acquis de grosses propriétés dans la Marche et lancé différentes entreprises industrielles. Point n'est besoin d'ajouter qu'il menait un grand train de maison. C'était plus qu'il n'en fallait pour inspirer à Guillaume Ier un désir bien arrêté de le voir se fixer définitivement en Prusse.

La chose était réalisable, car le baron de Vernesobre avait plusieurs filles. En les mariant avec des officiers prussiens, le roi pensait bien renfermer à Berlin le père, qui, d'ailleurs, ne manifestait aucune velléité de retourner en France. Donc, un beau jour, le terrible souverain adressa le billet que voici à notre gentilhomme :

Ayant un véritable plaisir à vous donner une marque de bienveillance en ce qui concerne l'établissement de vos enfants, j'ai agréé la demande d'un de mes capitaines, M. de Forcade, qui aspire à entrer dans le sein de votre famille en épousant l'une de vos filles. Je serai heureux de vous voir donner votre consentement à cette union et vous donnerai à reconnaître en tout temps que je suis votre bien affectionné roi.

A quelques jours de là, M. de Vernesobre lui fit la réponse suivante :

Sire, je suis pénétré de reconnaissance pour la marque d'intérêt que vous voulez bien donner à mes filles. J'ai proposé à mon aîné M. le capitaine de Forcade, mais elle m'a déclaré n'avoir aucune inclination pour lui ; ses sœurs m'ont fait une réponse identique. Son Altesse sérénissime, monseigneur le margrave Frédéric de Schwedt s'était déjà employé auprès d'elles en faveur de M. de Forcade. Je reste persuadé que votre Majesté royale voudra bien abandonner à mes filles le soin de leur propre établissement et je demeure, avec le plus profond respect, de Votre Majesté, le très soumis et obéissant serviteur.

Tous ceux qui ont lu les "Mémoires de la margrave de Bayreuth" ou qui d'une autre manière ont appris à connaître le caractère de Guillaume Ier, se représenteront aisément la fureur, l'exaspération dans laquelle ce refus mit le personnage fantasque, brutal et même cruel qu'était le père de Frédéric le Grand.

A tous ces défauts il joignait, il est vrai, un entêtement prodigieux. Aussi, lorsque son irritation se fit un peu calmée, répondit-il au baron :

J'ai appris par votre lettre que l'inclination de vos filles n'est pas en harmonie avec le bon vouloir dont je fais preuve à leur égard en cherchant à marier l'une d'elles avec le capitaine de Forcade. Comme ce dernier est un brave officier et que vous ne pouvez élever aucune objection sérieuse contre cette alliance, je suppose vos filles trop intelligentes pour vouloir résister à ma volonté et à la vôtre, et, en attendant qu'elles prennent une décision conforme à un bon sens, je reste votre bien affectionné roi.

Pour le coup, il n'y avait, plus moyen d'équivoquer. Néanmoins le baron de Vernesobre résolut de faire une dernière tentative. Il adressa donc la lettre qui suit à Guillaume.

J'aurais demandé avec le plus profond respect à Votre Majesté royale la permission de déposer à vos pieds les graves motifs que ma fille fait valoir contre son union projetée avec le capitaine de Forcade. Malheureusement, une épidémie qui s'est abattue sur mon troupeau de montons et l'inondation qui a envahi, mes prés, me retiennent ici et m'obligent à prendre des mesures en vue de réparer les pertes subies. Dans ces conditions, je me permets d'adresser et incite à Votre Majesté royale, une lettre de ma fille. J'ose espérer que Votre Majesté royale voudra bien témoigner à cette dernière une bienveillance égale à celle dont Elle a daigné m'honorer lorsqu'Elle m'a exprimé le souhait de me voir établir ma résidence dans ses Etats.

Persuadé que la lettre dans laquelle Mlle de Vernesobre avouait au roi son amour pour un M. d'Osten, officier congédié du régiment de Kalkstein, démentirait sans effet, le baron entama aussitôt une série de démarches en vue de s'assurer des appuis dans l'entourage du souverain. Ce dernier, hâtons nous de le dire, riposta immédiatement et déclara qu'il ne donnerait jamais son consentement à une pareille union, M. d'Osten étant indigne d'épouser la jeune fille.

M. de Vernesobre s'adressa d'abord au ministre de Marchall, qu'il supplia d'intervenir en sa faveur auprès de l'inflexible monarque. Celui-ci, très embarrassé, voulant ménager à la fois l'amour-propre de son roi et les intérêts de son client, parla de la chose à M. de Derschau, aide de camp de Guillaume Ier et président de la commission dite "des constructions", laquelle avait pour mission de favoriser l'édification des bâtiments à Berlin.

M. de Derschau, unissant ses efforts à ceux de M. de Marchall, persuada au roi de renoncer au projet de mariage qu'il caressait pour M. de Forcade, à condition que M. de Vernesobre s'engageât formellement à construire une belle maison dans un quartier déterminé de Berlin. Cette proposition sourit à Guillaume, qui rendit aussitôt la sentence suivante : M. de Vernesobre sera débarrassé du prétendant à la main de sa fille, mais il faut que le plan soit plus beau que celui de la maison du sieur de Hap-

peu me sert tout l'argent de ce vernesobre, s'il n'en consacre une partie à l'embellissement de la ville.

Dès qu'il eut reçu connaissance de cette décision, le baron écrivit au roi et lui déclara qu'il était prêt à construire une belle maison, à condition que sa fille demeurât libre de son choix.

Pour ménager les apparences et pour éviter d'essayer directement un refus de la part d'un de ses sujets, Guillaume Ier chargea le général Kalkstein de faire une dernière tentative en faveur du capitaine de Forcade, "et d'engager M. de Vernesobre à se soumettre à sa volonté". Mais cette démarche resta aussi infructueuse que les précédentes, et il ne fut plus jamais question de ce mariage.

A quelques jours de là, M. de Vernesobre fit soumettre au roi des plans qu'il avait apportés de Paris et qui furent acceptés aussitôt.

La pile était amère, car, au dire de Thiébaud, le palais avec les jardins et les basses cours coûta près de 2 millions ; les plombs et ferrements seuls furent un objet de près de 400,000 francs.

A la mort de M. de Vernesobre, cet hôtel passa en différents mains. Finalement il fut acheté par la princesse Amélie de Prusse, une sœur de Frédéric le Grand, qui le paya 31,500 thalers, c'est-à-dire à peine le vingtième de sa valeur réelle. En 1830, il devint la propriété du prince Albert, frère de l'empereur Guillaume Ier. Depuis 1872, date à laquelle mourut celui-ci, le palais appartient au régent actuel du Brunswick.

Les papiers concernant cette affaire avaient été examinés des archives royales par le conseiller intime Schneider, cet ancien acteur qui devint par la suite lecteur du vieil empereur Guillaume II. Il en entretenit le roi Frédéric-Guillaume IV et celui-ci qui avait un faible pour tout ce qui se rattachait à la littérature et au théâtre, lui dit aussitôt : "Je crève qu'il y a là un joli sujet de pièce. Allez donc voir Mme Birch-Pfeiffer, racontez-lui cette histoire et priez-la d'en tirer parti."

Schneider s'acquitta de la commission auprès de la célèbre dramaturge, à quelque temps de là, on représenta au Théâtre-Royal une comédie intitulée : "Comment on bâtit des maisons". Ce fut un succès complet, cela va sans dire.

CONSEIL

Hygiène d'été.

Quelques conseils d'un éminent hygiéniste, excellents à suivre en cette saison déjà caniculaire :

- Se préoccuper de l'air qu'on respire, éviter les poussières, les fumées, les odeurs ; aérer les habitations, y laisser pénétrer les rayons de soleil ; dormir les fenêtres ouvertes, au moins celles des chambres voisines de celles où l'on dort ; chaque soir, avant de se coucher, se laver la bouche avec une eau aromatique quelconque ; adopter de préférence des lits en métal plutôt que des lits en bois ; éviter les traversins, les oreillers, les matelas de plume et les édredons, et choisir plutôt des matelas de laine mélangée de crin végétal et des draps de lin en toile ; pas de sommiers garnis, mais des sommiers à jour ; pas de rideaux de lit non plus ; se couvrir de flanelle légère, de chemises de toile ou de coton ; ne pas mé-

ger les ablutions à l'eau tiède, de la chaleur des appartements ; porter des vêtements légers, point serrés, point collants ; ne boire froid qu'à petites gorgées ; se garder de la charcuterie, manger le moins de viande possible et, par contre, beaucoup de légumes, de fruits, d'œufs et de laitage.

Enfin, faire usage d'une eau aromatique facile à préparer soi-même, par exemple avec un mélange de sommités de lavande et de feuilles de romarin : En faire macérer deux pinces de chaque espèce dans un litre d'eau pure ; l'aromatisme s'est dégagé en vingt-quatre heures, elle contient les principes de l'eau de Cologne.

Après s'être rincé la bouche avec cette eau économique et saine, on peut en avaler un petit verre sans crainte ; c'est très bon pour la circulation du sang. On peut aussi l'employer en injection.

BIBLIOGRAPHIE.

Nouveau Dictionnaire général des Sciences et de leurs Applications, par M. P. Poiret, professeur honoraire au Lycée Condorcet, Ed. Perrier, Membre de l'Institut, Directeur du Muséum d'Histoire naturelle, R. Perrier et A. Joannis, chargés de cours à la Faculté des Sciences de Paris, deux volumes grand in-8, 3,000 pages, 5,000 gravures, paraissant en 48 livraisons, une livraison par quinzaine, prix : 1 franc. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 40 francs payables en trois termes. (Librairie Ch. Delagrave, Paris, 15, rue Soufflot.)

La 23e livraison qui vient de paraître termine le premier volume qui comprend 1456 pages et un nombre considérable de figures. Le second volume, dont le premier fascicule (le 24e de l'ouvrage complet) paraîtra le 1er juillet et dont les autres suivront sans interruption, sera au moins aussi important que le premier.

Dans cette 23e livraison, il y a lieu de remarquer l'article sur les gonimètres, si utiles aux minéralogistes et aux physiciens. Les perfectionnements les plus récents sont décrits. Nous citerons aussi le gyroscope, cet ingénieux appareil inventé par l'illustre physicien Foucault pour rendre sensible la rotation de la terre.

En "zoologie", nous trouvons le gorille représenté vivant et à l'état de squelette, la grenouille, le grillon, la grive, la grue, la gupé.

En "chimie (pure et industrielle)" les goudrons, les corps gras, le grison (accidents qu'il cause et moyens de les combattre), la gutta-percha.

En "médecine" : la goutte (ses variétés, son traitement), la gravelle, les greffes épidermiques, la grippe ou influenza, les maladies de la grossesse, la gymnastique.

En "technologie" : le goudronnage, la gravure (son histoire et ses divers procédés), la grille de foyer.

En "horticulture" : le greffage et la greffe.

En "botanique" : la graine, les graminées, le grenadier, le groseiller, le gui.

En "topographie" : le graphomètre.

En "mécanique industrielle" : la grue.

C'est votre faute si vous vous servez des liniments ou des substances grasses d'autrefois qui vous tachent les vêtements, et vous offusquent l'odorat, quant vous pouvez faire usage d'un liquide agréable et qui ne tache pas, l'Antiseptique du Dr Tichenor qui guérit les coupures, soulage les brûlures, etc., plus promptement et avec moins de souffrance que tout autre chose. 50c seulement chez les pharmaciens qui aiment à le vendre.

FISCHER EMERSON PIANOS Le meilleur pour le montagnais Amérique, Europe, Asie, Afrique. Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer, Mehlin, Shoninger. GRUNEWALD Rue du Canal. 735

LE REVEIL TRIANON.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la délicieuse poésie que M. Jacques Normand a composée pour la fête de charité qui vient d'avoir lieu à Trianon, et qui a eu de plus le charme d'être dite par l'exquise Mlle Baret.

Choses mortes, choses fanées Sous la poussière des années ; Vieux arbres reverdis souvent ; Gazons caressés par la brise ; Bassins que le soleil irise De son mirage décevant ;

Choses fraîches et mignonnettes ; Rochers enfantaillés, maisonnettes, Humble ruisseau, petit moulin ; Bosquets discretes, fraîches prairies, Granges coquettes, bergeries, Temple du joli dieu malin ;

Choses douces, choses aimées Par le souvenir embauvés ; Caprice élegant et mignon D'une femme qui, moins que reine, Voulait sa grandeur souveraine Sous les plis d'un châle linon ;

Choses calmes, choses aimées Depuis plus d'un siècle endormies Dans les brumes d'un lourd sommeil ;

Voici soudain que la magie Disait votre léthargie. Et voici pour vous le réveil !

Où ! c'est le Réveil, c'est la joie ! C'est un vol de robes de soie. C'est un éblouissement clair. L'arc-en-ciel se lève au ciel. L'arc-en-ciel se lève au ciel. L'arc-en-ciel se lève au ciel.

Tout revit, s'anime, s'agite. Est-ce toi que l'on ressuscite ? Passé mort depuis si longtemps ? Et toutes ces femmes exquises, Soubrettes, bergères, marquises, Ont-elles bien plus de cent ans ?

Faisons-nous, d'un coup de baguette, Retour à l'époque coquette Ou Trianon, frais nouveau-né, Enchassant les fêtes galantes Dans les grâces étincelantes De son décor enrubanné ?

Et ce petit coin de nature Sous ces arcades de verdure, Sur ces gazons, près de ce bois, Ces formes qui glissent, légères, Sont-elles formes passagères Ou formes même d'autrefois ?

Allons-nous sur ce gai théâtre Avec un public indifférent ? Parfois lassé mais jamais las, Faisant trêve à tout babillage, Ouir le "Derin du village," Ou le "Sorcier ou Rose et Colas ?"

Allons-nous, au bout d'une allée Pour elle fraîchement sablée, Une badine dans la main, Robe à l'enfant, colife en dentelle, Fleuri croisé, tel café, telle Qu'on la rencontrait en chemin, Sans son décor enrubanné ?

Allons-nous la voir apparaître, Sourire... nous parler peut-être D'un ton badin ou sérieux, Celle qui, dans ses heures roses, A su créer toutes ces choses Pour le délire de nos yeux ?

Mais non. - Je rêve, je m'égare... Mais non, ce n'est pas un barbare, Marche sans esprit de retour ; Le lendemain fauche la velle ; Et si Trianon se réveille Il se réveille pour un jour.

Pour un jour donc, pour quelques Heures, royales demeurées, Pleins de souvenirs défunts ; Rousseau, que ton onde plus douce Plus doucement frôle la mousse ; Fleurs, que plus doux soient vos parfums !

Sur les murailles crevassées Que, plus doucement balancées, Les branches, au rythme berceur, Jettent leurs ombres animées. Petits oiseaux, sous les ramées, Chantent avec plus de douceur !

Fête d'un jour... Fête de rêve... Fête de bonté... Car, sans trêve Il faut donner... C'est pour un jour !

Pour un jour, moderne dressé, C'est la Charité qui se dévoile. Au seuil du Temple de l'Amour.

Meurtre. Rawlins, Wyoming, 13 juillet. Un homme nommé Rogers a été tué hier soir sur le train du Union Pacific No. 6, par Ned Hartley Copeland. Copeland se rendait de Stockton, Californie, à Council Bluffs, Iowa.

Une distance de trois milles à l'est de Wamsutter il entra dans le car où était assis Rogers et fit feu sur lui, disant : "Là, prenez cela !". Trois balles ont pénétré et Rogers est mort instantanément. Copeland est maintenant en prison ici.

Quand on lui demanda la raison pour laquelle il avait tué Rogers il répondit : "Il m'avait hypnotisé et j'avais à le faire."

Copeland est fou, sans aucun doute.

Omaha, Neb., 13 juillet. Une dépeche spéciale de Cheyenne, Wyo., à l' "Abelle" dit : N. H. Copeland, qui a tué C. Rogers sur un train de l'Union Pacific, près de Wamsutter, Wyo., hier soir, était anciennement payeur d'une banque à Omaha et résident de sud St. Joseph, Mo. Il dit avoir tué son compagnon pour sauver sa propre vie et rompre un hypnotisme.

Des papiers trouvés sur le mort indiquent qu'il était commis voyageur pour une maison de Chicago, la compagnie Swift Packing. Le corps a été laissé à Rawlins. Le sergent-frein Schamp, qui a maîtrisé Copeland, a failli être atteint par les balles qu'il tira.

De St. Joseph, Mo., on apprend que A. C. Rogers, tué hier soir, était employé par la compagnie Swift au transport des volailles, de St. Joseph à San Francisco. Il était parti d'ici depuis deux semaines en charge d'un cas de volailles en transit en ville. Il n'a pas de famille. Copeland n'est pas connu ici.

Revue des Deux Mondes. 13, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er juillet 1901.

- I. La Lot des Coalitions (1884), par M. Emile Ollivier, de l'Académie Française. II. Les Orléans. Quatrième partie, par M. René Bazin. III. La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance Savoyarde sous Louis XIV. - Le Duc de Bourgogne à l'Armée, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie Française. IV. Anvers, Gènes, Hambourg, par M. Raphaël Georges Lévy. V. L'Esthétique de l'enfance au petit Palais, par M. Robert de La Sizeranne. VI. Questions Scientifiques. - La Lèvre, par M. A. Dastre. VII. Le Neron de M. Boito, par M. Edouard Rod. VIII. Chronique de la Quinzaine. Histoire politique, par M. Francis Charrmes. IX. Bulletin bibliographique.

GESSELLER'S MAGIC HEADACHE WAFERS Guérissent les Maux de Tête Violents. Achetez une boîte et soyez prêt. Evitez les poudres en cachets, ceux-là faits de pâte, s'ouvrent, la poudre devient humide et venant à l'œil, causent de graves douleurs. Les Gessler's Headache Wafers guérissent en 20 minutes et sont toujours prêts à la main. Les véritables sont mis en tablettes seulement. Evitez les poudres en cachets, ceux-là faits de pâte, s'ouvrent, la poudre devient humide et venant à l'œil, causent de graves douleurs. Les Gessler's Headache Wafers guérissent en 20 minutes et sont toujours prêts à la main. Les véritables sont mis en tablettes seulement.

était donc rassurée et heureuse pour ce qui la concernait, mais bien triste du renversement de M. Flamarin.

Ah ! te voilà, ma petite Ninette, lui dit Camille, en allant à sa rencontre. J'espère que tu ne m'en veux pas de ce qui s'est passé hier.

Mais, c'est sans importance, mademoiselle. Je suis venu dans un mauvais moment. Je ne savais pas...

Tu penses bien que je ne t'ai pas regretté, c'est que j'étais empêché. Du reste, tu peux me dire aujourd'hui ce que tu en venais me dire hier. Si c'est l'an service à te rendre qu'il s'agit, je ferai comme toujours ce que je pourrai, quoique maintenant, nous n'ayons plus la même autorité.

Ce fut une vraie joie pour Ninette de pouvoir répondre qu'elle n'avait aucun service à demander.

Je venais d'apprendre que M. Flamarin n'était plus ministre et je voulais simplement vous dire que nous n'oublierons jamais, mes parents et moi, ce qu'il a fait pour nous.

Merci, Ninette, reprit Camille en l'embrassant. On passa à table. Le déjeuner aurait été bien mélancolique si Mme Flamarin n'eût mangé. Les visages étaient ternes ou préoccupés, sauf le sien qui rayonnait. C'est que l'événement dont

son mari et sa fille semblaient si malheureux constituait pour elle la délivrance.

Elle n'avait jamais aimé le pouvoir. Avant de le posséder, elle l'avait redouté. Pendant qu'elle le tenait, elle n'en avait pas joui et maintenant qu'elle s'en voyait privée, elle était heureuse, non follement heureuse de reconquérir son mari, sa fille et la quiétude familiale.

Elle exprimait sa joie, librement, sans contraintes et non sans exaltation. Sur les projets qu'elle formait maintenant en vue d'un prochain retour à Agen, elle s'expliquait avec une joie qui animait son visage et ses paroles, encore que celles-ci restaient sans écho.

Vous avez eu beaucoup de visites, ce matin, papa ? fit soudain Camille pour changer le cours d'une conversation dont Flamarin s'impacitait.

Oui, répondit-il, quelques amis qui se souviennent qu'étant ministre, je les ai obligés.

De telles manifestations sont consolantes, dit Marcel.

A la condition d'être sincères et désintéressés, objecta Mme Flamarin. Celles-ci ne le sont-elles pas ? demanda son mari. Ceux qui les ont faites y étaient-ils obligés ? Elles ne leur ont rien coûté, reprit-elle, et en les faisant, ils ont ménagé l'avenir. Tu n'es plus ministre, mais elle suppose que tu peux encore l'être...

-Si je les croyais, je le redouterais bientôt.

Tu vois... Tout s'explique. Mais, sous bien convenance, non ami, qu'en sortant d'ici ils ont couru chez les personnages qu'on désigne comme susceptibles de te succéder. Les hommes ont toujours préféré le soleil levant au soleil couchant.

L'observation était juste. Mais elle provoqua chez Flamarin un geste d'impatience. Il est des vérités qui déplaisent, et des moments où on n'aime pas à se les entendre dire.

Avez-vous vu Mme de Marcellin ? reprit Camille.

Elle n'a pu venir, répondit Flamarin. Mais, ce matin, elle m'a fait porter une lettre bien affectueuse, une lettre d'amie ; elle me promet sa visite prochaine.

Du reste, la voilà, sa lettre, ajoute-t-il en la tirant de sa poche et en la présentant à Camille.

Camille la lut et dit en finissant : Elle vous rappelle que vous aviez promis de nommer son fils troisième secrétaire.

Ensuite, une qui ne perd pas la tête, objecta railleusement Mme Flamarin qui décidément était en verve. a continuer.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

36 Commencé le 11 Novembre 1899

LA TENEBREUSE

PAR GEORGES OUNET

PREMIERE PARTIE.

VI Suite.

Comme vous vous trompez ! L'égitation de Paris est factice. La surface seule est troublée. Les couches profondes, ainsi que dans la mer dont vous parlez à l'instant, sont tranquilles et les tempêtes de la surface ne les bouleversent jamais. Il est, dans

la ville, des coins paisibles, pleins de verdure, de lumière et de fleurs, où la vie coule lente et douce. On vous en trouverait un, choisi avec un soin tendre, et vous y apprendriez la quiétude des jours sans tristesse et sans fièvre. Loin du bruit, près de la distraction, n'ayant qu'un pas à faire pour participer aux rafflements de la golf et aux jouissances intelligentes, vous pourriez ce qu'il y a de plus précieux au monde : une retraite embellie par un amour dévoué et sincère.

Voilà un tableau bien édifiant et vous êtes un habile menteur en scène. Y a-t-il un peu de féric dans votre cas ? Possédez-vous la baguette d'un enchanteur pour disposer ainsi de la destinée des êtres ? Vous accordez les personnes et les déçors à votre fantaisie. Mais si l'on vous écoutait, seriez-vous libre de réaliser votre programme ? Vous me paraissez compter sans votre entourage. Que diraient de cet arrangement vos parents, vos amis...

Oh ! Ils l'accepteraient, n'en doutez pas. Si vous saviez comme ils m'aiment. Et comme tout ce qui serait une preuve de modération et de sagesse de ma part serait accueilli par eux avec joie ! Mon père, avec ses déhors un peu brusqués, est le meilleur homme de la terre. Il ne s'émotionne de ce que je puis faire que par affection pour moi et par souci de mon avenir. Jamais il n'a

prononcé une parole égoïste, dans nos jours de querelle. Il a su abandonner sa satisfaction, sa tranquillité même, à mon intérêt. Et c'est quand il voyait un écart de conduite, une légèreté d'esprit, qu'il jugeait nuitables, allaient me l'ure du tort, qu'il s'élevait contre moi. Il m'aime exclusivement. Et s'il était sûr que mon bonheur pourrait être assuré, dans des conditions honorables, il y aurait sans hésiter, le sien. Quant à ma mère, c'est le devoir, la vertu et la bonté...

Elle pingé les lèvres et dit avec une soudaine sécheresse, comme si ce luxé d'éloges la fatiguait :

Voilà des sentiments bien admirables ! N'êtes-vous donc pas un bon fils, que vous avez pu trouver en désaccord, même passager, avec des parents si parfaits ?

Mirrol sourit :

Je ne suis pas un mauvais fils, mais je n'ai pas toujours été un garçon raisonnable.

Que vous a-t-il manqué pour l'être ?

D'aimer sérieusement. Elle leva son doigt fin et menaçant :

Vous m'offrez, je le crains, un mauvais sujet ! N'allez pas me juger mal, parce que j'ai parlé avec franchise. Je ne serai ni bienveillant, ni même juste. Car vous êtes fier, en toute sincérité,

une fausse idée de moi. Elle dit légèrement :

Allez ! Je vois bien décidément que vous êtes un modèle !

Vous vous moquez, à présent ! Quelle mobilité d'esprit vous avez, et comment espérer vous convaincre ?

Eh ! mon cher monsieur, n'avez-vous pensé qu'en un clin d'œil et un tour de phrase vous alliez me séduire ? Je suis plus rebelle alors que vous ne l'avez cru. Supposez-vous que l'influence du printemps, dans ce charmant paysage, le décaissement de la solitude, la longueur des soirées, jointes à vos grâces particulières, n'auraient réduites promptement à vous écouter sans résistance ? Vous allez un peu bien vite... Et ma mélancolie n'est pas si promptement aux distractions ! Laissez-moi sans figure navrée. Je vous parle sans sévérité et même avec gentillesse. J'aurais pu prendre une attitude offensée, car enfin vous m'offrez votre cœur avec une absence de précautions complète. Mais dans ce pays perdu, n'est-ce pas, on se sent plus près de la nature. Il est aisé de revenir à des instincts presque primitifs, et, ma foi, sans se préoccuper des usages et des formes, de dire les choses tout simplement. Remettez-vous, on vous pardonnera, mais à la condition que vous reconnaîtrez mes droits.

Suppléant en écoutant le jeune homme parler avec cette raillerie